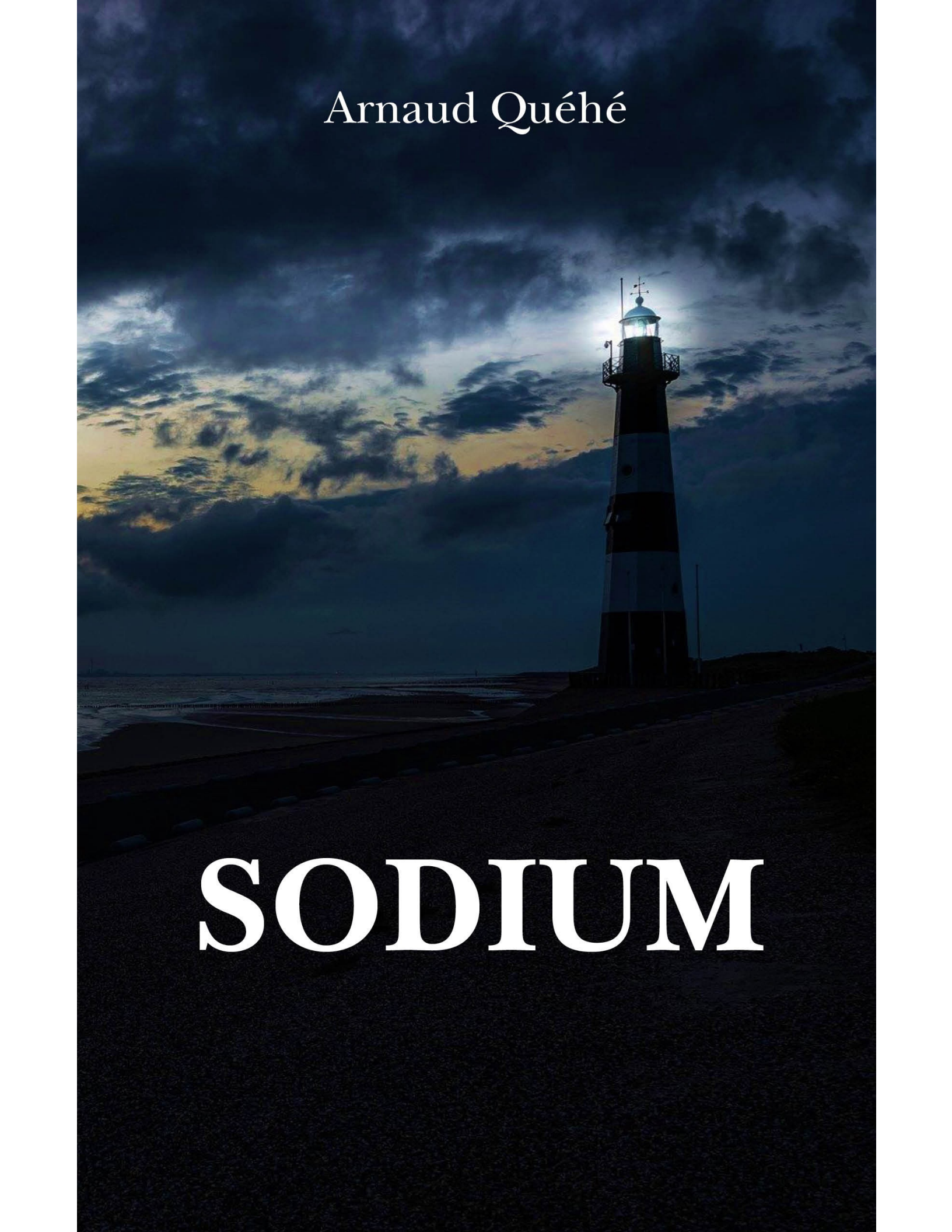


Arnaud Qu    

A photograph of a lighthouse on a beach at night. The lighthouse is tall and cylindrical, with alternating dark and light horizontal bands. Its lantern room is illuminated, casting a bright glow. The lighthouse stands on a dark, sandy beach. In the background, the ocean is visible under a dark, cloudy sky. The clouds are illuminated from below, creating a dramatic, orange and yellow glow. The overall mood is mysterious and atmospheric.

SODIUM

ARNAUD QUÉHÉ

Sodium

Roman

© ARNAUD QUÉHÉ, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6747-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Un frisson. Ce fut la première chose qu'il ressentit. Ce spasme aussi désagréable qu'incontrôlable le fit sortir de sa torpeur. Ses poils se hérissèrent, parcourant son corps par vagues. La seconde sensation fut tout aussi désagréable : une douleur à la tête, lancinante et régulière, lui donnait l'impression qu'elle allait exploser. Des flashes blancs lui vrillaient le crâne à chaque fois que son cœur cognait dans sa poitrine. Il pouvait sentir l'assise moelleuse de la chaise sur laquelle il était installé. Dans ce brouillard d'inconscience, sa tête dodelina avant de se redresser. Ses yeux papillonnèrent, cherchant à s'habituer à la lumière crue que projetaient les puissants spots fixés au plafond. Cette lueur le transperça de part en part et déclencha une douleur plus vive encore. Ses yeux se refermèrent et, comme si l'effort avait été trop soutenu, son menton retomba sans retenue sur sa poitrine. Il s'évertua à contrôler sa respiration en réalisant des inspirations lentes et profondes. Il ouvrit à nouveau les yeux et l'éclairage était déjà moins aveuglant. Il vit avec surprise qu'il était quasiment nu. Un simple caleçon de coton blanc venait protéger son intimité des regards indiscrets. La lumière dessinait des ombres sur son corps blafard et un autre frisson, plus fort, le fit tressaillir de plus belle. Il avait froid, très froid. D'un regard fébrile, il observa ce qui l'entourait. Malgré son état comateux, il reconnut sans peine le mobilier contemporain de son salon. Il était chez lui. Deux canapés de cuir blanc se faisaient face, séparés par une table basse en bois d'amarante, et sur lesquels une chemise et un pantalon en lin avaient été jetés nonchalamment. Non loin, quelques paniers d'osier servaient de support à des lampes d'ambiance aux larges abat-jour couleur ivoire tranchant avec le parquet en palissandre. Des sculptures en bois, des livres et des photos, témoins des nombreux voyages de leur propriétaire, conféraient un chic certain, mais sans ostentation au salon. Tout semblait être à sa place. Face à lui, les grandes baies vitrées avaient été obstruées par les volets roulants, ce qui l'empêchait d'estimer l'heure qu'il pouvait être.

Peu importe son état, il ne pouvait pas rester là, assis sur cette chaise. Son esprit embrumé vagabonda et se fixa sur l'image d'une douche bien chaude. Il voyait déjà les petits galets anthracite de sa douche italienne et les buses chromées du jet hydromassant. À cette simple idée, ses muscles se bandèrent sous sa peau pour se lever, mais rien ne se produisit. Son corps entier était ankylosé, le moindre mouvement réveillait les courbatures d'une activité sportive passée. Pourtant, à son âge, il y avait peu de chance que ce soit cela. Mais que lui arrivait-il bon sang ? Malgré sa forte migraine, il mobilisa ses

forces et tenta à nouveau de se redresser. Ses jambes bougèrent faiblement, mais ses pieds refusèrent de se séparer de ceux de la chaise. Pire, ses bras ne répondaient plus et restaient obstinément dans son dos. Et s'il était en train de faire un accident vasculaire ? Il devait agir vite, prévenir quelqu'un. Au prix d'un pénible effort, il se pencha légèrement et ce qu'il vit lui donna des sueurs froides. Il ne faisait pas d'AVC, ses membres étaient entravés par d'épais liens en plastique. Un vent de panique souffla sur sa raison. Sa respiration se fit plus rapide et ses yeux roulèrent dans leurs orbites. Des dizaines de questions lui vinrent à l'esprit, mais pas le moindre début de réponse ne les accompagnait. L'adrénaline qui coulait à flots dans ses veines l'avait complètement réveillé et sa migraine lancinante avait été relayée au second plan, il y avait plus grave. Sans même réfléchir, il se débattit, entaillant un peu plus la peau de ses poignets et de ses chevilles sur les liens en plastique. Il n'y avait rien à faire, il n'arriverait pas à les briser. Mais que se passait-il, bon Dieu ? Il y avait forcément une explication à cette situation. Une soirée arrosée peut-être accompagnée d'une jeune et jolie femme grassement rémunérée. Ça ne serait pas la première fois et ça expliquerait bien des choses. Il était d'ailleurs possible qu'elle soit encore là, à utiliser cette satanée douche. Mais pourquoi n'entendait-il pas l'eau couler dans ce cas ?

Tâchant de se calmer du mieux qu'il le pouvait, l'homme essaya de se remémorer ses derniers instants de conscience. Avant le trou noir, il se souvint d'une fin d'après-midi calme, assis sur le même canapé où reposaient dorénavant ses vêtements. Il savourait avec délectation le prix Renaudot de l'an passé, sirotant à petites lampées un excellent dom Pérignon. L'une des baies vitrées était légèrement entrouverte et faisait virevolter les tentures d'un air tiède de septembre. Puis ses souvenirs s'obscurcirent à nouveau. Il ferma les yeux, essayant de revivre ce moment pour se souvenir de la suite des événements. Au bout de quelques secondes d'intense réflexion, il eut une réminiscence : pas une image, mais plutôt un son. On avait sonné à la porte de sa villa. Peut-être la fameuse call-girl ? Cette pensée le rassura. Il se souvint avoir posé son livre à l'envers sur la table basse afin de ne pas perdre sa page, puis de s'être dirigé vers la porte. Qui avait sonné ? Personne. Ça lui revenait maintenant. Il n'y avait eu personne. Il se souvint vaguement avoir fait le chemin inverse, quelque peu circonspect, mais surtout de mauvaise humeur. Le salon était comme il l'avait quitté, mais un détail avait attiré son attention et l'avait fait stopper au milieu de la pièce. Qu'était-ce ? Allez un petit effort. La baie vitrée. La baie vitrée était fermée. Était-il seulement sûr qu'elle était fermée avant de sortir du salon ? Avant même qu'il ait pu répondre à cette question, une suite de claquements

avait retenti. Pas des claquements que pourraient produire une arme à feu ou des coups, non. Plutôt comme un vieil allume-gaz électrique qui crépite avant d'enflammer les vapeurs qui s'échappent de la gazinière. Ce bruit incongru avait été accompagné d'une violente secousse qui lui avait parcouru tout le corps. Un peu comme le frisson qui l'avait réveillé, sauf qu'avec cette secousse-là, c'était l'inverse qui s'était produit. Ses jambes s'étaient dérobées sous lui, il n'avait plus eu aucun contrôle. La chute avait été aussi inéluctable qu'interminable. Dans ces moments-là, le cerveau emmagasine un maximum d'informations et tente de toutes les traiter, produisant un ralenti hollywoodien. Il se souvint avoir vu le sol se rapprocher dangereusement, et puis plus rien.

Les questions se multipliaient : qui avait fermé la baie vitrée ? Qui avait descendu les volets roulants ? Qui l'avait agressé et ligoté chez lui ? Et surtout étai(en)t-il(s) encore présent(s) ? L'angoisse arrivait au galop. Il regarda partout où il était possible de regarder. Il tourna sur lui-même jusqu'à ce que sa chair, meurtrie par les liens, le fasse souffrir. Personne en vue. Il était clair que celui ou ceux qui l'avai(en)t agressé ne lui voula(en)t pas que du bien. Il devait trouver une solution pour se libérer. Se félicitant de ne pas avoir fait de bruit ou appelé à l'aide jusqu'à maintenant, il essaya de faire basculer sa chaise en arrière pour faire glisser le collet du lien en plastique le long du pied. C'était le seul moyen de libérer ses jambes. Il y avait longtemps qu'il avait perdu sa souplesse et l'exercice lui sembla périlleux. Avec prudence, il poussa avec la pointe de son pied gauche pour lever la chaise de quelques centimètres afin de permettre à sa jambe droite de se libérer de son emprise, en vain. La seconde tentative ne donna guère plus de résultats. Avec l'énergie du désespoir, il envoya le poids de son corps vers le dossier et la chaise bascula de quelques centimètres. Sous les assauts répétés, le collet commençait à descendre et il ne manquait plus grand-chose pour qu'il libère une première jambe. Il s'arrêta quelques instants pour rassembler ses dernières forces et poussa comme si sa vie en dépendait. La chaise partit en arrière et sembla se stabiliser quelques secondes en équilibre avant que le poids de sa tête emporte le reste de son corps. Il partit à la renverse et une sensation de vertige se diffusa dans le creux de son estomac en même temps que le décor tournoya devant ses yeux. Le dossier de la chaise vint se fracasser sur le sol dans un vacarme assourdissant qui se réverbéra dans le silence anormal de la villa. Le calme revenu, il était temps d'analyser la situation. Il avait mal au dos et la migraine avait fait son grand retour, renforcée par le choc qu'il venait de recevoir à l'arrière du crâne. Mais ce n'était rien comparé à ses mains qui étaient restées dans son dos et qui avaient, malgré elles, amorti la chute. Un gémissement monta dans sa gorge lorsqu'il tenta de bouger

ses doigts. Il n'avait pas besoin d'être médecin pour comprendre que plusieurs métacarpes avaient été fracturés dans la chute. Une douleur chaude et diffuse inondait ses mains et remontait jusque dans ses avant-bras. Le regard rivé sur les solives apparentes du plafond, tout son corps se tétanisa. Son cœur battait à tout rompre. Il y avait quelqu'un. Il l'avait entendu. Ça avait été imperceptible, comme un froissement d'étoffe. Le peu de courage qui lui restait s'évanouit lorsqu'il entendit sa voix.

— Ah ! Vous êtes enfin réveillé.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Seul le silence lui répondit.

Il tourna la tête sur sa gauche, cherchant à identifier d'où provenait la voix et qui en était le propriétaire. Il était là, sous l'arcade de l'ouverture du salon. Le cou tordu dans sa direction, il lui était difficile de le décrire formellement. De ce qu'il pouvait observer, l'individu était cagoulé et entièrement vêtu d'un bleu de travail. Des gants en cuir recouvraient ses mains et dans l'une d'elles, un sac de toile beige se balançait mollement. On était loin de la call-girl. Toujours bloqué sur sa chaise, il commença à trembler. Le froid n'y était pour rien. Il devait bien l'avouer, il avait peur. D'une voix chevrotante, il tenta à nouveau de l'interpeller :

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Ignorant royalement la question, l'individu marcha dans sa direction. Son visage se planta au-dessus du sien et ses mains gantées vinrent se placer sous le dossier de la chaise. Avec une force surprenante, il remit celle-ci dans sa position initiale.

— Il est inutile de vous débattre, dit-il enfin d'une voix calme et mesurée bien que légèrement voilée par le morceau de tissu qui recouvrait sa bouche.

— Vous avez une bien jolie villa, Monsieur Nordant. Bien orientée, loin de tous voisins. Ça a dû vous coûter une petite fortune. Surtout par ici, reprit-il d'un ton faussement admiratif.

L'homme entravé sur sa chaise sursauta à l'évocation de son nom. Comment le connaissait-il ? Serait-ce quelqu'un de son entourage ? En même temps, il suffisait de regarder sur sa boîte aux lettres. Il chercha néanmoins à identifier la voix de son agresseur, mais celle-ci était désespérément banale, pas d'accent ni d'intonation notable. Jean-Michel Nordant essaya de retenir toutes les informations qu'il pouvait capter. Tous ces éléments seront primordiaux lorsqu'il racontera tout à la police. Vu l'intérêt que portait l'homme en bleu de travail à

ses richesses, il devait s'agir d'un cambriolage. C'était ça : plusieurs de ses amis en avaient été victimes dans la région. D'ailleurs, pourquoi dissimulait-il son visage si ce n'est pour ne pas être identifié par la police ? Il y avait sûrement une carte à jouer :

— Écoutez, je suis à la retraite et j'ai eu une belle carrière. Si c'est de l'argent que vous voulez servez-vous. Mon portefeuille est dans mon bureau, il y a quelques billets...

— Taisez-vous.

— Soyez raisonnable, prenez ce que vous voulez, mais laissez-moi. J'ai une décapotable dans le garage, les clés sont sur le contact, prenez-la et partez s'il vous plaît, je vous promets que je ne...

— Taisez-vous ! ordonna-t-il. Votre argent ne vous sauvera pas, Monsieur Nordant. La cupidité ne sied qu'aux hommes de votre genre.

Jean-Michel comprit que les choses se compliquaient. Cette phrase aussi sentencieuse que le couperet d'une guillotine l'avait fauché dans sa course à l'espoir. Une chape de plomb venait de tomber sur ses épaules.

— Si ce n'est pas pour l'argent, qu'est-ce que vous faites ici à...

Sa phrase mourut dans sa gorge. Sa lèvre inférieure tremblait. Une sueur poisseuse et glacée lui inondait les flancs.

— Je suis là pour vous, Monsieur Nordant, continua-t-il en lui tournant autour.

Jean-Michel ne pouvait s'empêcher de le comparer à un lion sur une piste de cirque, à la différence près qu'il n'était pas dans le rôle du dompteur. Tout se bousculait dans sa tête. Quand tout ça allait finir ? Il n'avait pas encore envisagé d'hypothèse que la voix reprit :

— Vous avez bien une idée de la raison de ma venue, n'est-ce pas ? Un homme tel que vous doit bien le comprendre ?

Jean-Michel ne répondit pas. Il avait une idée en effet. Se pourrait-il que... non, ce n'était pas possible. Retrouvant un peu de courage, il joua son va-tout :

— Je ne suis pas n'importe qui, vous feriez mieux de...

— Mais je sais qui vous êtes, Monsieur Nordant, et c'est bien pour ça que je suis ici aujourd'hui, le coupa-t-il. Il y a des actes qui sont bien trop graves pour rester impunis. Maintenant, si vous le voulez bien, et je crains que vous n'ayez pas le choix, nous allons passer à la raison de ma venue.

Joignant le geste à la parole, l'homme se dirigea vers le sac en toile qu'il avait

laissé près de l'entrée du salon et en sortit avec nonchalance, une épaisse barre de fer. Le cerveau de Jean-Michel Nordant refusait d'imaginer la suite. Il suffoquait de terreur. Son nez ne lui suffisait plus, il avalait de grandes goulées d'air par la bouche, produisant un son rauque à chaque inspiration. L'homme, toujours d'un calme olympien, revint vers lui la barre entre les mains.

— J'aimerais vous dire que ça va bien se passer, mais ça serait vous mentir.

À l'instant où il termina sa phrase, son bras armé décrivit un large arc de cercle au-dessus de sa tête et s'abattit sur la rotule gauche de Jean-Michel Nordant. Une explosion de douleur le secoua dans tout son être et prit la forme d'un hurlement lorsqu'elle passa la frontière de sa bouche. Il se débattit avec une telle force que sa chair se déchira autour des liens qui lui maintenaient toujours les poignets et les chevilles. Les yeux embués de larmes, Jean-Michel regarda sa jambe gauche : son genou formait un angle étrange et du sang coulait par petites rigoles le long de son tibia. Il avait l'impression qu'à chaque battement de cœur une nouvelle vague de sang venait alimenter la précédente. La nausée le prit quasi instantanément et de la bile commençait à lui ronger l'œsophage.

— Je ne saurais que trop vous remercier d'avoir choisi une telle villa, lui dit son bourreau dans un souffle. Vous aviez raison, le calme est un luxe qui ne doit pas être terni par la présence de voisins. Vous allez pouvoir crier autant que vous le voudrez !

Une pluie de coups tomba sur lui avec une méticulosité morbide : d'abord les tibias, les cuisses puis les bras. Jean-Michel n'imaginait pas autant souffrir lorsque la barre de fer vint lui briser les coudes. Son corps n'était plus que fractures et souffrance. Chaque inspiration lui envoyait une onde de douleur. Il ne comprenait toujours pas comment il pouvait être encore conscient. Il avait lu quelque part que lorsque le corps souffrait trop, le cerveau « coupait le courant », comme un disjoncteur saute pour éviter l'incendie. Il devait y avoir un dysfonctionnement, car le feu se propageait partout en lui. La plus infime partie de cette enveloppe qu'il connaissait si bien lui causait un mal absolu. Alors qu'une trêve semblait être observée depuis quelques secondes, un coup d'une violence inouïe lui arriva directement dans les côtes. Un craquement sinistre résonna dans le salon. Sous le choc, Jean-Michel fut plié en deux, incapable d'émettre le moindre son. Tout l'air qui était dans ses poumons fut expulsé dans un souffle, sans qu'il puisse reprendre sa respiration. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il ne vit que du pourpre, partout. Sur son ventre, ses cuisses, son caleçon, sur son beau parquet en bois qui lui avait coûté une fortune. C'était comme si on avait vaporisé de la peinture avec un pistolet durant les deux secondes où il avait

abaissé ses paupières. Un goût de fer lui révéla l'origine de cette sinistre aquarelle. Une de ses côtes fracturées avait dû perforer un poumon. Il le sentait maintenant. À chaque expiration, il ne pouvait réprimer une toux grasse qui projetait du liquide vermillon un peu plus loin. Ironie du sort ou réflexe idiot, Jean-Michel voulu mettre la main devant sa bouche, comme si la convenance avait encore sa place en ces lieux. Cela n'eut d'autre résultat qu'une nouvelle décharge de douleur dans les bras. Son agresseur avait cessé de le battre, se contentant de l'observer. Jean-Michel avait de plus en plus de difficulté à respirer et ses expirations produisaient des gargouillis lugubres. Il se noyait dans son sang, mais il n'avait plus la force de se battre. Sa vision s'obscurcit et la douleur se fit moins vive, ça faisait du bien. Un dernier battement de paupière lui renvoya l'image de son salon si agréable d'habitude. Il avait froid et avant de s'éteindre il ressentit un dernier frisson. Juste un frisson.